

L'EFFLEUREMENT DU VIDE

L'union céleste de l'absente et du souvenir allume la flambée de la pièce. Il n'est jusqu'au parfum et l'écho de ce qui n'est pas dont s'anime l'harmonie de l'être.

Désoublier ce dont l'âme porte la trace, et laisser la racine perdurer par-delà le chemin. Seule l'éclosion des profondeurs dévoile *cela* depuis le mystère.

Il s'infiltré dans le souffle de la nuit, léger dans l'enivrement de la déperdition de soi, toute l'ivresse d'être. Le corps, d'invisible qu'il devient, s'endort dans la torpeur d'une conscience qui s'envole.

Le doute nous déleste de nous-mêmes et nous ouvre à l'après, onirique, du présent.

Le marcheur dans le monde est un monde dans le monde. L'enchâssement d'océans « à jamais recommencés » s'enrichit de sans cesse refléter le reflet.

Dire en sa fuite infinie le pur surgissement de l'éclair – l'éternel de l'élan soudainement reflété dans l'œil.

Le marcheur, figé face à face avec le phénomène, y contemple ce dont nulle mélodie ne dira le miracle.

Il est tant d'étoiles recouvrant tant d'étoiles que déborde l'universel attrait du vertige.

Et pourtant, demain, luira la première aube.

L'élan des nuages, des brumes et des pluies effleure la traversée des siècles. On y adore l'objet d'une peur déployant ses ailes par-delà les racines. Craindre la source est se détourner du remède. Qu'importe aux nuages, aux brumes et aux pluies le vent du large ? Là où se déploie ce qui déborde de soi s'allume une étrange lumière. Celle, même, qui nous permettra bientôt de naître.

Il n'est de réel que porté par le cœur. Tout le reste n'est que matière.

Tendre vers le lien est en dévoiler l'être. L'inventer est égarement aveugle. La paresse méconnaît la lucidité.

L'accueil du lien est éveil à l'intime fragilité. Éveil à la contingence éclairant l'incident humain à l'aide d'une bougie projetant notre rumeur vers l'Éternel.

Je fixe l'abîme dont l'image reflète en moi le chaos que je suis.

Le lien se mesure à la force morale de savoir être ce dont la nature se sert pour perdurer. Être ce devenir incessant – en dire l'accident de la beauté et le miracle de la lumière.

Liée et libre, telle est la condition de l'âme. La question du lien nécessite non une réponse, mais un cheminement...

Il ne s'éprouve du visage de l'autre que l'énigme inaccomplie d'un accord impossible. Dans la parole à venir s'énonce le mensonge, l'erreur ou l'incommunicabilité dont seul le silence nous préserve.

Demeurons dans le silence à l'écoute du lucide néant.

Cet homme renaît dans l'espace où s'amorce le déclin d'un passé, où se fait voix le désir désenfoui de voir s'assouvir le devenir d'une voix,

la voix surgie de la peur.

La peur instinctive que ce lieu signe l'échec, l'échec d'une voix dont le surgissement effaré ne recevra l'écho d'aucune âme.

Quand on ne garde en soi de la lumière que la mémoire effacée, une lumière enfuie au sein de sa cicatrice, on en quête, désespéré, l'aurore encore à naître et jamais devinée.

Le marcheur s'enveloppe de soleil comme il le ferait d'un châle et pense s'en lover et se laver ainsi des impuretés dont se vicie l'esprit au prise avec le néant.

Il se laisse traverser par la chaude lumière dont il eût aimé devenir l'essence éternelle.

Le marcheur s'en éprend et, jusqu'à la prière intimiste du silence, s'imagine l'amener et s'en illuminer dans la ténèbre.

Tel le réel dont la conscience contemple le mouvement intarissable, le marcheur tend sans cesse vers ce dont il est écarté.

Il n'est pas jusqu'au fossé encerclant le château merveilleux illuminé de désirs que le marcheur tente d'atteindre. L'étrange fascination dont se fonde son élan l'étire toujours vers l'abîme.

La bougie dévoile l'ombre où le mystère éclot. Là, par-delà l'éclat hypnotique, perdue la tragédie du malentendu.

Le marcheur surprend, dans l'élan lunaire du mystère, l'ombre du reflet du soleil sur la Terre. Les pierres s'y évitent difficilement et l'accroc fréquent fracasse la marche.

Qu'un astre autre traverse les espaces infinis pour y déverser des torrents lumineux et y ramener la nuit à son mystère ultime.

La quête humaine de reconquérir le voile de l'aube en fondera l'espoir impossible.

La marche allongeant le pas s'insère dans le devenir où le corps s'efforce vers l'écorce de l'horizon. La lune traversant la nuit la plus noire dans le reflet du sublime vient donner au marcheur le sens du sacré. La force de ce qui devient plonge dans l'enracinement du vide. Le marcheur se perd en cela que la nuit dont s'enveloppe son corps le libère de l'espace.

Tombant dans l'élan il s'élève au vouloir.

Il est des trépassés et d'autres qui transcendent.

Le devoir se dévoile dans l'éclat du sacré.

Le mouvement se dépasse en s'anéantissant par cela même qu'il plonge le regard dans le reflet futur où son âme, pleine puissance d'être et de force cosmique, se régénérera.

L'ombre lunaire déplace la nuit vers les espaces toujours plus purs du regard. La contemplation l'étire vers ce dont le rêve s'enrichira pour en faire fleurir la nouvelle féerie.

On en rend audible la pureté en sachant que jamais le réel ne se sonde. Je ne suis attentif, même enlacé de nuit, qu'à l'élan dans l'humaine et pleine réalité...

En creusant le cœur impossible de la vie vers l'indicible du mystère...

L'attente est le lieu immatériel du concret. On en touche le lien et le lieu en oublie d'endolorir. Tout marche vers l'absence et celle-ci est au cœur de l'invisibilité du dire. J'en cueille la libre énergie dont se fonde l'harmonie, écho du chaos.

Rien n'existe hors l'essence, pure durée faisant éclore l'envol, dévoilant le sens de la flamme.

Flamme que ranime sans cesse l'éclat de l'élan cosmique et dont je cherche le reflet jusqu'au fin-fond de l'être, en devinant l'effet sans même en connaître la racine.

Intuition d'un néant, frottements mystérieux de silex...

L'appui sur le vide est la clé dont le mystère a besoin pour effacer l'illusion ancrée dans la perception du réel. J'en veux pour « épreuve » l'appel de l'implicite nous émancipant des chaînes de l'esprit. L'épreuve en est la saisie.... Saisie de *cela* insaisissable par la forme...

L'âme est cette apparence nous reliant au devenir cosmique.

La peau se ressent de l'enlèvement dans les voiles brumeux. Les mains se dessaisissent de leur fonction, désapprennent ce sur quoi se fondait leur vertu sublime. Marcher est y souffler sur la

féerie du mensonge. La lumière y traverse une blancheur de tissu se dématérialisant à notre approche.

L'hypnose gagne le marcheur frôlé dans ses sens les plus subtils.

Une volatilité sans ailes perce la lumière.

Ici s'entreprend l'enchâssement effréné de la mélodie et de l'indicible, de l'unité dévoilée de *cela* dont l'âme quête l'accord inaudible, cette vision des confins infinis où la lumière ténébreuse se déverse, illimitée.

C'est, à jamais, le souvenir de ce qui, non éclos mais affleurant l'effeuillement du regard, porte en lui l'aimantation de la rose de la nuit.

Il est une tombe lumineuse d'où s'ébauche un étrange parchemin de fumée. L'enchantement du regard se perd dans l'indicible de cet au-delà par-delà le sable et le vent. J'en ressens ce silencieux écho des limbes, annonçant ce qui échappe à toute causalité.

Une langue nous échappe d'où perce le style – où résonne l'indicible. Celui-ci contredit l'inexistant sans affirmer le surgissement de l'être. La fébrilité en annonce sourdement la naissance à venir... Celle, insensible, rafraîchissant la conscience, l'étonnement du vivant, ouvrant l'âme à la saveur de la magie oubliée, de la rareté endormie...

Entrant dans le brouillard en effleurant les nuées, on en voudrait avaler les doux suintements. Du glissement de la conscience dans le dépaysement hors d'elle-même émane l'amnésie du réel.

Gagné par le vertige, le marcheur tangué, ne sentant plus même sous ses pas les échos de l'existence.

Bientôt les vagues éparses de nuages dévalant lentement l'espace sont traversées d'un trait lumineux déséblouissant la blême blancheur du brouillard. On sent se scinder le suaire comme fond le tissu immonde de sang nourrissant de toujours les neiges éternelles.

Il n'est de mystère sans les larmes les lavant des péchés de l'oubli. J'avale la lumière d'où naîtra la nuit sacrée.

Le marcheur sent se dessouder les chaînes vers l'élan libérateur.

On n'approche de l'évanescence qu'égaré.

Ainsi s'avance le marcheur dans le crépuscule. Il laisse l'idiome nocturne de la vaste ténèbre se déployer, cherchant ce qui, par-delà la nuit, transgresse le vide vers l'élan du devenir.

Avançant dans l'air dégagé de la nuit noire, le marcheur n'est désormais guère plus que l'être du dépouillement le plus rare,

en errance dans l'entre-deux mondes d'un espace à peine plus conscient qu'un soupir.

La nuit n'abolit pas l'image dont le reflet illumine d'un flambeau la marche nocturne.

Cela, dont toujours ce qui est annoncé l'à venir, n'est pas destin. C'est le jet de sang de l'énergie. Viser le sommet est l'enterrement de l'éclair.

Il n'est de pourquoi qu'érodé par la vie.

Saisir le non-dit de l'abîme ?

Rendre l'élan vers l'essor impossible ? Et sensible cela se situant au-delà du simple effleurement ?

La plume évolue dans cette nuit dévoilée par la bougie déployant la lumière.

Vivre le mystère authentique est en vivre l'élan à jamais inassouvi vers l'indicible.

Ainsi naît l'étrange quête dont le plus grand mystère est de gravir le sommet d'un marais. Le viser comme le fait la plume descendant la page.

L'être se risque et s'y perd en visant le vase sacré dans l'immonde marais du désastre. L'indescriptible promet une clé suintant de toutes les perfidies. Les annonces s'engluent dans ce qui n'a pas de nom.

L'ensemencement silencieux et morbide, dépassé par la lucidité, désenfouit le néant voulant la lumière.

La pureté de l'eau est dans le regard qu'on lui porte.

Je sens ce qui passe sans en pouvoir dire l'arôme. C'est ce que même le vent ne taira. Le chagrin ni la joie n'en approchent la fleur de peau. J'en sens le passage et n'en sais rien qui puisse même effleurer le dire. Semblable à l'onde invisible dont le cœur est l'écho, on découvre après coup le sens perdu de ce dont les rêves incendiaires de lumière dévoileront l'élan de la tragédie."

L'illusion de l'instant prolonge l'existence.

Et toujours se touche, dans l'aveugle avancée, la sensation détruite

Quand le vertige renverse toutes les perspectives, la sueur perle des rêves avortés de clarté.

La grande ténèbre ne se savoure qu'en la vivant.

Le vent défait les ruines des poussières les recouvrant et n'en garde pas même de quoi marquer le pas.

J'en maintiens l'illusion dans la marche mais s'efface l'empreinte et s'évapore mon souffle.

C'est la plume et c'est encore le destin – celui de tenter l'effleurement d'un passage, de tenir dans sa main l'écoulement de l'échec, sans que jamais n'advienne l'enfouissement du sacré.

Ce mot chante la vie – la poussière n'a pas d'âge."

L'aurore ne pèse guère que sur les astres endormis

L'Unité fuit les identités pour l'intemporel, pour l'accord oublié, pour l'enchâssement sublime du devenir.

Être est se recréer depuis l'Éternel

L'immensité veut le chemin, et ce chemin ouvre le lendemain vers ce qui n'est déjà plus lui.

Ainsi s'accueille l'immense déploiement dont la mélodie – clé à venir au mystère silencieux – demeure l'annonce d'une attente.

L'altérité est d'égal à égal.

L'altérité s'efface vis-à-vis l'absolu.

C'est dans ce que je crois que s'insère l'être et ce que j'en sais.

Qui s'éveille à la mort ravive sa propre flamme.

L'être naît dans le cœur naissant dans l'autre – écoulement dans ce qui l'ensemence ravivant l'âme d'où nulle clarté ne jaillira sinon...

dans la saisie du pur devenir intemporel des confins.

Ne dévastait que l'envol d'un mouvement que l'on subit sans en être. On n'en eût guère attrapé que le subtil vide d'un abîme de nos membres étrangers à ce monde.

Si je suis, c'est le fuyant de toute terre dont on s'illusionne la poussière. Je n'ensemence que mirage, je fonde le sans lendemain sans l'héritage d'une naissance.

La dévastation lèvera le voile sur ce qui n'est pas –

et n'est que ce dont l'ombre quête l'être dissout de n'avoir pas voulu voir le vide.

L'aube se répand dans l'oubli du passé. Le doux mouvement d'où s'élancent les rayons s'éloignent, splendides, des longues ténèbres désormais délaissées. L'avancée se fera d'un rythme imperturbable sans jamais ressentir le remords de la promesse trahie.

Le marcheur contemplant l'éclat s'en imagine solidaire sans en être pénétré. Jamais la brûlure n'en fera rayonner l'essence.

La lumière luit sur son absence – que seul dépassera l'être redevenu cendre.

Le plus pur absolu se fait silence dévoilant le mystère demeurant mystère.

La vision passe le sable menant aux étoiles

vers où le vertige nous élève et descelle, fragilisant l'illusion de la marche.

L'élargissement de l'âme nous évide, dans le tremblement incompressible de l'être qui en rejoint la Lumière dont – comme elle – il n'est plus que le pur ressenti projeté vers le Néant.

La contemplation de cette pure illusion d'être libère le déploiement amoureux de l'Adoration.

Le tremblement indique la limite entre l'abîme et le néant.

Marchant dans le chemin, l'homme errant croise une fanfare aux mélodies célestes. Il en contourne le fleuve dont le mouvement le porte, s'approche de cette troupe étrange – surnaturelle. Elle joue pour elle seule ou pour une foule forestière faite d'écureuils, de biches et d'êtres encore inaperçus.

L'être, les contemplant, semble en être bien qu'encore séparé. Le rythme le prend et l'atteint de loin. Il sent battre son cœur et les larmes couler à l'écoute des divines mélodies des flûtes et des lyres. Transportée hors de lui, son âme s'envole et suit les accords immaculés des grâces éparses flottant dans l'espace. Des visions angéliques lui viennent dans des développements hallucinatoires et guident sa marche vers des terres nouvelles.

L'homme errant désormais y retrouve l'amorce du souvenir, celui d'un destin... à venir.

Le rythme de la marche contredit toute perte. Telle est l'absolue absorption dans le pur rythme du sol se frottant à soi. La résurgence de l'éveil s'élève au lien total par le sol d'où le corps s'efforce vers l'humidité du ciel.

La sueur se fait sève s'écoulant vers sa source.